

B i b l i o t h è q u e
de

PHILOSOPHIE

ŒUVRES DE
MARTIN HEIDEGGER

**Kant
et le problème
de la métaphysique**

par

MARTIN HEIDEGGER

*Nouvelle traduction de l'allemand
par Marc de Launay*

nrf

Éditions Gallimard

Bibliothèque de philosophie

Collection fondée
par Jean-Paul Sartre
et Maurice Merleau-Ponty

MARTIN HEIDEGGER

KANT
ET LE PROBLÈME
DE LA
MÉTAPHYSIQUE

*Nouvelle traduction de l'allemand
par Marc de Launay*

nrf

GALLIMARD

Texte de l'édition qui comporte les notes marginales de
la main de l'auteur sur son exemplaire personnel établi
par Friedrich-Wilhelm von Herrmann.

Édition augmentée des Annexes concernant
les conférences de Davos.

Titre original :

KANT UND DAS PROBLEM DER METAPHYSIK

© Vittorio Klostermann GmbH, Francfort-sur-le-Main, 1951, nouvelle édition
augmentée, 1991 (rééd. 2010).

© Éditions Gallimard, 2023, pour la nouvelle traduction française.

À la mémoire de Max Scheler

Les notes appelées par une lettre en exposant (^a) sont des remarques marginales faites par l'auteur sur son exemplaire personnel de la première édition.

Les références bibliographiques qui apparaissent entre crochets dans les notes sont établies par le traducteur.

Kantbrief.

mit 1:1 abhies - ; bald
Dank, das man sich mühen
auf die welt. Page. (st. 1:1. 2.
= Dep.)

~~mein fühlend~~ ~~für mich~~
~~auf mich~~ ~~für mich~~
~~für mich~~ ~~für mich~~

1. | ~~bedeut~~ - ~~für mich~~
:: | ~~für~~
| ~~dynamisch~~

~~ich~~ ~~der~~ ~~den~~ ~~den~~ ~~den~~
~~den~~ ~~den~~ ~~den~~ ~~den~~ ~~den~~

~~st. 1:1~~ ~~aus~~ ~~aus~~ ~~aus~~ ~~aus~~
~~aus~~ ~~aus~~ ~~aus~~ ~~aus~~ ~~aus~~

AVANT-PROPOS À LA QUATRIÈME ÉDITION

[XIII]¹ Dans l'exemplaire personnel de la première édition, un feuillet manuscrit se trouvait inséré à la page de titre, que sa graphie permet de dater des années 1930. En voici le texte :

Livre sur Kant.

Avec Ê. et T. [*Être et Temps*] seulement — ; très vite
clair qu'on n'est pas allé
à la question véritable (voir I 3 T². et destr[uction]³)

une échappatoire — en cours et
pas de nouvelles découvertes
pour la philologie kantienne. —
(Ê[tre]) étantité — objectité
et « temps »
schématisme

mais en même temps : la voie propre barrée
et rendue sujette à malentendu

voir Section IV⁴

« Apports »⁵ — début d'un nouveau commencement — conc.
réfl. [concepts réflexifs]

1. La pagination entre crochets renvoie à l'original : Martin Heidegger, *Gesamtausgabe* (désormais *GA*), I. *Abteilung : Veröffentlichte Schriften 1910-1976, Band 3, Kant und das Problem der Metaphysik*, Francfort-sur-le-Main, Friedrich-Wilhelm von Hermann éd., Vittorio Klostermann, 1991.

2. Il s'agit de la première partie, section 3, d'*Être et Temps*.

3. La destruction de l'histoire de l'ontologie de la deuxième partie d'*Être et Temps*.

4. La quatrième section du présent ouvrage.

5. Voir *Apports à la philosophie* (*GA*, vol. 65, 1989) [trad. F. Fédier, Paris, Galimard, 1989].

[xiv] Les remarques qui précèdent désignent le mobile auquel a obéi la parution de ce livre sur Kant : la méconnaissance, patente depuis 1929, de la question de l'être posée dans *Être et Temps*. Durant le travail sur le cours donné pendant le semestre de l'hiver 1927-1928 sur la *Critique de la raison pure* de Kant, mon attention a été retenue par le chapitre sur le schématisme, et j'y ai discerné un lien entre le problème des catégories, c.-à-d. le problème de l'être propre à la métaphysique traditionnelle, et le phénomène du temps. Ainsi, la problématique d'*Être et Temps* devint l'enjeu préalable à l'interprétation de Kant envisagée. Le texte de Kant fut une échappatoire en quête d'un porte-parole de la question de l'être que je posais.

Cette échappatoire ainsi nommée a conduit au fait que la *Critique de la raison pure* fut expliquée dans la perspective de la problématique d'*Être et Temps*, mais qu'en fait une problématique étrangère à la question kantienne, même si elle la détermine, y était impliquée.

Dans des textes ultérieurs (voir les remarques sur la troisième édition de 1965), j'ai tenté de revenir sur cette surinterprétation de Kant sans pour autant récrire en conséquence à neuf le livre sur Kant.

Hansgeorg Hoppe, dans le recueil publié par Vittorio Klostermann, *Durchblicke* (1970, p. 284-317), donne une vision critique instructive du changement de mon interprétation de Kant en se référant à des prises de position critiques antérieures.

L'explicitation, amorcée dans le livre sur Kant, de l'« imagination transcendante » est complétée par Hermann Mörchen dans sa thèse soutenue à Marbourg (1928), « L'imagination chez Kant » (*Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, vol. XI, Max Niemeyer, Halle-sur-Saale, 1930, p. 311-495, 2^e éd. Max Niemeyer, Tübingen, 1970, éd. à part).

Ce livre sur Kant a été écrit immédiatement après la clôture des deuxièmes [xv] cours universitaires de Davos (du 17 mars au 6 avril 1927), sur la base des travaux préalablement réalisés (voir l'avant-propos à la deuxième édition).

L'Annexe de la présente édition donne le résumé que j'ai fait de mes trois interventions à Davos sur « La *Critique de la raison pure* de Kant et la tâche d'une instauration de la métaphysique » (parues dans la *Davoser Revue*, IV, 1929, n° 7, p. 194-196).

On y trouve ensuite un compte rendu de la discussion entre Ernst Cassirer et moi qui eut lieu à la suite de nos interventions.

Dans ses trois interventions, Cassirer avait parlé de l'anthropologie philosophique, et plus particulièrement du problème de l'espace, du langage et de la mort.¹

Ce livre sur Kant reste une introduction, tentée par des voies problématiques, au caractère qui reste bien plus problématique de la question de l'être qu'*Être et Temps* a commencé de poser.

L'angoisse croissante face à la pensée ne permet plus qu'on pénètre l'oubli de l'être qui domine notre époque.

Que Monsieur le professeur h. c. Vittorio Klostermann soit ici particulièrement remercié pour l'intérêt qu'il a si longtemps porté à ce livre. Mes remerciements s'adressent aussi de nouveau à Madame Hildegard Feick (Wiesbaden) et à Monsieur Fr.-W. von Herrmann (Fribourg-en-Brisgau) pour le soin apporté à leur travail de correction.

Fin août 1973.

M. H.

1. Le texte de cette « Discussion à Davos » a été rédigé par deux participants à ces cours universitaires, O. F. Bollnow et J. Ritter. Selon une indication donnée par O. F. Bollnow, il ne s'agit pas d'un protocole littéral, mais d'une reprise ultérieure des notes prises lors du débat. O. F. Bollnow a mis ce texte dactylographié à la disposition de l'éditeur, ce pour quoi il doit être ici remercié.

AVANT-PROPOS À LA PREMIÈRE ÉDITION

[xvi] L'essentiel de l'interprétation qui va suivre a été exposé pour la première fois dans un cours de quatre heures hebdomadaires durant le semestre de l'hiver 1927-1928, et plus tard à plusieurs reprises dans des conférences et des séries d'interventions (à l'Institut Herder de Riga en septembre 1928 et lors des cours universitaires de Davos, en mars de la même année).

L'interprétation de la *Critique de la raison pure* est née en liaison avec une première élaboration de la deuxième partie d'*Être et Temps* (voir *Ê. et T.*, 1^{re} partie, *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, éd. E. Husserl, vol. VIII [1927], p. 23 sq. Les chiffres des pages de l'édition parue à part, dans une seconde édition revue, correspondent à ceux de la publication dans le *Jahrbuch*).

Dans la deuxième partie d'*Être et Temps*, le thème de la recherche qu'on va lire sera traité sur le terrain d'une problématique déployée de manière plus vaste. En revanche, on y renoncera à prolonger l'interprétation de la *Critique de la r. p.* Le présent ouvrage est censé en être un complément préparatoire.

En même temps, il clarifie la problématique traitée dans la première partie d'*Être et Temps* à la manière d'une *Introduction* « historique ».

Le traité, publié par l'auteur, paru dans une édition à part, *De l'essence du fondement* (voir *Festschrift für E. Husserl*, vol. spécial du *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische For-*

schung, 1929, p. 71-110¹), pourra servir à éclairer davantage la problématique *rectrice*.

Le présent ouvrage est dédié à la mémoire de Max Scheler. Son contenu fut l'objet du dernier entretien où l'auteur a pu encore une fois pressentir la force libre de cet esprit.

Todtnauberg en Forêt-Noire badoise,
Pentecôte 1929.

AVANT-PROPOS À LA DEUXIÈME ÉDITION

[XVII] Cet ouvrage, publié il y a vingt ans et très vite épuisé, est réédité sans changement. Il conserve donc la forme sous laquelle de maintes manières il a exercé et n'a pas exercé ses effets.

Sans cesse, on se heurte à la violence de mes interprétations. Ce reproche a bien de quoi être attesté par ce livre. La recherche en histoire de la philosophie a raison de brandir ce reproche dès qu'il vise des tentatives pour établir un dialogue réfléchi entre des penseurs. À la différence des méthodes de la philologie historique, qui a ses propres tâches, un dialogue entre penseurs obéit à d'autres lois. Elles sont plus fragiles. La défaillance est, dans le dialogue, plus menaçante ; les lacunes, plus fréquentes.

Défaillance et lacunes, dans la tentative qu'on va lire, me sont apparues si nettement au cours du cheminement de ma pensée durant les deux dernières décennies que je renonce à faire de ce texte un rapiécage en cherchant à le raccommoier par des ajouts, appendices et postface.

Ceux qui pensent s'instruiront plus durablement de ses défauts.

Fribourg-en-Brigau, juin 1950.

1. Voir *GA*, vol. 9, 2004 (*Wegmarken*) [trad. fr. in *Questions I et II*, Paris, Gallimard, 1990].

REMARQUES PRÉALABLES À LA TROISIÈME ÉDITION

Pour bien comprendre le titre de ce livre, l'indication suivante sera utile : ce qui, *pour* la métaphysique est le problème, à savoir la question de l'étant comme tel en totalité, fait que la métaphysique *en tant que* telle devient un problème. La tournure « le problème de la métaphysique » a un double sens.

[XVIII] Pour compléter cet ouvrage, on renverra désormais à *Kants These über das Sein*¹, Francfort-sur-le-Main, Vittorio Klostermann, 1963, et à *Die Frage nach dem Ding. Zu Kants Lehre von den transzendentalen Grundsätzen*, Tübingen, Max Niemeyer, 1962.²

Fribourg-en-Brisgau, printemps 1965.

1. Voir *Wegmarken*, *op. cit.*

2. Voir *GA*, vol. 41 (cours du semestre d'hiver 1935-1936), 1984.

INTRODUCTION

Thème et structure de la recherche

La recherche qui va suivre s'est fixé pour tâche d'interpréter [1] la *Critique de la raison pure* comme une fondation de la métaphysique afin de considérer le problème de la métaphysique comme celui d'une ontologie fondamentale.

Ontologie fondamentale signifie cette analytique ontologique de l'être humain fini qui est censée préparer le fondement de la métaphysique qui « répond à la nature de l'homme ». L'ontologie fondamentale est la métaphysique du *Dasein* nécessairement requise pour rendre la métaphysique possible. Cette ontologie reste fondamentalement différente de toute anthropologie, même de l'anthropologie philosophique. Expliciter l'idée d'une ontologie fondamentale signifie exposer ce qu'on a appelé analytique ontologique du *Dasein* comme un réquisit indispensable, et, ainsi, faire clairement apparaître dans quel but, de quelle manière, dans quelles limites et selon quels présupposés elle pose la question concrète : qu'est-ce que l'homme ? Mais pour autant qu'une idée s'annonce par la force de ce qu'elle met au jour, l'idée de l'ontologie fondamentale doit s'avérer et s'exposer dans une interprétation de la *Critique de la raison pure* comme une fondation de la métaphysique.

Il faut, à cette fin, expliquer au préalable ce que signifie « fondation » en général. La signification du terme est claire dans le domaine du bâtiment. La métaphysique n'est certes pas un édifice tangible, mais elle est néanmoins une « disposition naturelle »¹

1. *Critique de la raison pure*, B 21. La mention de la première édition (A) et celle de la deuxième (B) ont été juxtaposées de manière exemplaire dans l'édition réalisée en 1926 par Raymund Schmidt (Hambourg, Meiner, « Philosophische

[2] effectivement présente chez tous les hommes. Fondation de la métaphysique pourrait par conséquent signifier : donner un soubassement à cette métaphysique naturelle, donc remplacer un fondement déjà établi par un nouveau qu'on y substituerait. Seulement, il faut écarter de l'idée de fondation cette représentation selon laquelle il s'agirait de procurer des soubassements à un édifice achevé. Une fondation, c'est au contraire l'esquisse du plan architectural lui-même, de telle manière que ce plan indique en même temps sur quelle base et de quelle manière l'édifice doit être fondé. La fondation de la métaphysique comme esquisse d'un plan de construction n'est pas, à son tour, l'installation vide d'un système et de ses niveaux, mais la délimitation et la définition architectoniques de la possibilité intrinsèque de la métaphysique, c.-à-d. la détermination concrète de son essence. Toute détermination d'une essence ne s'accomplit cependant qu'en mettant au jour la base sur laquelle repose l'essence.

Ainsi, la fondation comme ébauche de la possibilité intrinsèque de la métaphysique implique-t-elle nécessairement de laisser opérer la capacité porteuse du soubassement établi. Le critère qui permet d'évaluer l'originarité et la portée d'une fondation dépend de la réussite et de la manière dont cette opération s'effectue.

Si l'interprétation de la *Critique de la raison pure* qui va suivre réussit à mettre en lumière l'originarité de l'origine de la métaphysique, alors cette originarité ne sera véritablement bien comprise selon son essence qu'à la condition d'être intégrée au déroulement concret du surgissement actif, c.-à-d. si la fondation de la métaphysique est répétée.

Puisque la métaphysique appartient à la « nature de l'homme » et qu'elle existe de fait avec lui, elle s'est toujours déjà construite sous une forme ou une autre. Une fondation explicite de la métaphysique ne se produit donc pas à partir du néant, mais en fonction de la force ou de la faiblesse d'une tradition qui lui prescrivent les possibilités de son point de départ. Si l'on se réfère à la tradition qui lui est inhérente, toute fondation est alors, par rapport à la précédente, une transformation de la même tâche. L'interprétation de la *Critique de la raison pure* qui va suivre et veut être une fondation de la métaphysique doit donc tenter de mettre en lumière un quadruple objectif :

Bibliothek »). Toutes les citations seront faites en indiquant les deux éditions de la *Critique*, A et B, selon ce procédé.

1. La fondation de la métaphysique sous l'angle de son point de départ.
2. La fondation de la métaphysique dans sa réalisation.
3. La fondation de la métaphysique dans son originarité.
4. La fondation de la métaphysique dans sa répétition.

PREMIÈRE SECTION

L'explicitation de l'idée d'une ontologie fondamentale par l'interprétation de la Critique de la raison pure comme fondation de la métaphysique Le point de départ de la fondation de la métaphysique

Faire apparaître l'amorce kantienne d'une fondation de la métaphysique signifie la même chose que répondre à la question de savoir pourquoi la fondation de la métaphysique est devenue pour Kant la *Critique de la raison pure*. La réponse doit se régler sur l'explication des trois questions partielles suivantes : 1. Quelle conception de la métaphysique précédait l'entreprise de Kant ? 2. Quel est le point de départ de la fondation de cette métaphysique traditionnelle ? 3. Pourquoi cette fondation est-elle une critique de la raison pure ? [5]

§ 1. *La conception traditionnelle de la métaphysique*

L'horizon où Kant percevait la métaphysique et au sein duquel devait s'amorcer sa fondation peut être en gros caractérisé par la définition qu'en donne Baumgarten : *metaphysica est scientia prima cognitionis humanae principia continens*.¹ La métaphysique est la science qui embrasse les principes premiers de ce que saisit la connaissance humaine.² Il y a dans l'expression « premiers principes de la connaissance humaine » une singulière et d'abord inévitable ambiguïté. *Ad metaphysicam referuntur ontologia, cosmologia, psychologia et theologia naturalis*.² Il ne s'agit pas ici d'exposer les mobiles ni l'histoire de la formation et de l'établissement de cette conception scolaire de la métaphysique. [6]

1. A. G. Baumgarten, *Metaphysica*, 2^e éd. 1743, § 1.

2. *Ibid.*, § 2.

a. La métaphysique est la science première dans la mesure où elle contient les principes recteurs de ce que représente la connaissance humaine.

Seules quelques indications essentielles permettront de dégager le contenu problématique de cette notion et de préparer la compréhension de la signification fondamentale du point de départ chez Kant de la fondation qu'il a réalisée.¹

On sait que le sens, d'abord purement ecdotique, de l'expression *μετὰ τὰ φυσικά* (un terme rassemblant les traités d'Aristote qui étaient classés après ceux consacrés à la « physique ») s'est plus tard converti en une désignation expliquant la teneur philosophique de ce que contenaient ces traités rangés à la suite des autres. Ce basculement de sens n'a cependant pas l'innocuité qu'on lui prête d'ordinaire. Il a au contraire précipité l'interprétation de ces traités dans une direction bien précise et, ainsi, arrêté comme « métaphysique » la conception de ce dont traitait Aristote. Or, on doit mettre en doute que ce qui est rassemblé dans la « métaphysique » d'Aristote soit une « métaphysique ». Kant lui-même veut certes attribuer sans détour à ce terme la signification

[7] d'un contenu : « Pour ce qui concerne le nom de métaphysique, il ne faut pas croire qu'il a surgi d'un hasard parce qu'il convient si exactement à cette discipline : en effet, puisque φύσις signifie nature, mais que nous ne pouvons parvenir à la signification de la nature autrement que par l'expérience, cette science, qui lui fait suite, s'appelle métaphysique (de *μετά*, *trans*, et *physica*). Il s'agit d'une science qui se situe hors du domaine de la physique, au-delà de la physique. »²

1. À la suite de l'ouvrage de H. Pichler, *Über Christian Wolffs Ontologie*, 1910, le rapport de Kant à la métaphysique traditionnelle a récemment fait l'objet de recherches plus pénétrantes et plus amples. Voir, surtout, les travaux de H. Heimsoeth, « Die metaphysischen Motive in der Ausbildung des kritischen Idealismus », *Kantstudien*, vol. XXIX (1924), p. 121 *sq.* ; puis, « Metaphysik und Kritik bei Chr. A. Crusius. Ein Beitrag zur ontologischen Vorgeschichte der Kritik der reinen Vernunft im 18. Jahrhundert », *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft*, III^e année, Geisteswiss. Heft 3, 1926. — Citons, en outre, l'ouvrage plus conséquent de M. Wundt, *Kant als Metaphysiker. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Philosophie im achtzehnten Jahrhundert*, 1924. On trouve un exposé de la philosophie kantienne dans la perspective de l'histoire de la métaphysique après Kant chez R. Kroner, *Von Kant bis Hegel*, 2 vol., 1921 et 1924 ; sur l'histoire de la métaphysique dans l'idéalisme allemand, voir également Nic. Hartmann, *Die Philosophie des deutschen Idealismus*, I^{er} partie, 1923, II^e partie, 1929. Une critique de ces recherches n'est pas ici possible. On se bornera à remarquer qu'elles s'en tiennent toutes d'emblée à une conception qui voit dans la *Critique de la raison pure* une « théorie de la connaissance », et n'examinent alors la métaphysique et les « mobiles métaphysiques » qu'en marge de cette conception.

2. M. Heinze, *Vorlesungen Kants über Metaphysik aus drei Semestern*, Abhdlg. der K. Sächsisch. Ges. der Wissenschaften, vol. XIV, phil.-hist. Kl., 1894, p. 666 (éd. à part, p. 186). Voir aussi Kant, *Sur les progrès accomplis par la métaphysique depuis*

L'expression ecdotique, qui a été l'occasion de cette interprétation dotée d'un contenu précis, provenait elle-même d'un embarras dans la compréhension effective des textes ainsi classés dans le *corpus aristotelicum*. Pour ce qu'Aristote avait là précisément en vue comme πρώτη φιλοσοφία, comme philosophie proprement dite, pratique de la philosophie au premier chef, il n'y avait ni discipline particulière ni cadre dans la philosophie d'école de l'époque (logique, physique, éthique) où elle aurait pu trouver sa place ; μετὰ τὰ φυσικά est l'intitulé d'un embarras philosophique fondamental.

À son tour, cette gêne avait sa raison dans le fait que la lumière n'avait pas été faite sur l'essence des problèmes et des connaissances qui étaient examinés dans ces traités. Pour autant qu'Aristote lui-même s'exprime sur le sujet, la détermination de l'essence de cette « philosophie première » présente d'emblée une remarquable dualité. Elle est aussi bien la « connaissance de l'étant en tant qu'étant » (ὄν ἢ ὅν) que la connaissance du domaine le plus privilégié de l'étant (τιμιώτατον γένος) à partir duquel l'étant dans sa totalité (καθόλου) se définit.

Cette double caractérisation de la πρώτη φιλοσοφία ne comporte pas deux démarches de pensée fondamentalement différentes et indépendantes l'une de l'autre, l'une ne doit pas non plus céder le pas à l'autre ou être éliminée à son profit, et pas davantage ne peut-on se précipiter pour réduire cette dualité apparente en une unité. Il s'agit au contraire de mettre au jour les raisons de cette dualité apparente et la manière dont sont entremêlées ces deux déterminations à partir de la problématique rectrice d'une « philosophie première » de l'étant. Cette tâche est d'autant plus instante que la dualité évoquée ne surgit pas pour la première fois chez Aristote mais règne de part en part sur la problématique de l'étant depuis les débuts de la philosophie antique.

Or, pour établir cette problématique d'une définition de la « métaphysique », il faut tout d'abord dire ceci : la métaphysique est la connaissance fondamentale de l'étant comme tel et en totalité. Mais cette « définition » ne peut cependant servir que d'annonce du problème, c.-à-d. de la question : où réside l'essence de la connaissance de l'être de l'étant ? Dans quelle mesure cette

[8]

Leibniz et Wolff, in *Werke*, éd. Cassirer, vol. VIII, p. 301 sq. [Akademie Ausgabe (désormais Ak.), XX, 7, 259-311, trad. fr. : Kant, *Œuvres philosophiques*, III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 1216-1291].

question se développe-t-elle nécessairement en une connaissance de l'étant en totalité ? Pourquoi cette question culmine-t-elle à son tour en une connaissance de la connaissance de l'être ? Ainsi, « métaphysique » reste l'indice de l'embarras qui affecte la philosophie purement et simplement.

La métaphysique occidentale post-aristotélicienne ne doit pas sa formation au fait d'avoir reçu et prolongé l'héritage d'un système aristotélicien supposé existant, mais à la mécompréhension du fait que Platon et Aristote avaient laissé la question centrale en suspens et dans l'équivoque. Deux mobiles ont de manière prépondérante déterminé l'élaboration de la conception scolaire évoquée de la métaphysique, et ont toujours plus empêché que la problématique d'origine puisse être reprise.

Le premier mobile touche l'articulation interne de la métaphysique et provient de l'interprétation chrétienne du monde en fonction de la croyance. Selon elle, tout étant qui n'est pas divin est créé : l'*universum*. Parmi les créatures, l'homme occupe à son tour une position privilégiée puisque tout ce qui importe est le salut de son âme et son existence éternelle. Ainsi cette conscience chrétienne du monde et du *Dasein* agence-t-elle la totalité de l'étant en distinguant Dieu, la nature et l'homme, domaines auxquels se destinent la théologie tout d'abord, dont l'objet est le *summum ens*, la cosmologie et la psychologie. Elles constituent la discipline de la *metaphysica specialis*. À la différence de cette dernière, la *metaphysica generalis* (l'ontologie) a pour objet l'étant « en général » (*ens commune*).

[9]

L'autre mobile essentiel à l'élaboration du concept scolaire de métaphysique touche à la manière de connaître et à la méthode. Puisque la métaphysique a pour objet l'étant en général et l'étant suprême, ce à quoi « tout un chacun prend intérêt » (Kant), elle est une science de la plus haute dignité, la « reine des sciences ». Par conséquent, son mode de connaissance doit être le plus rigoureux et tout simplement contraignant. Ce qui exige qu'elle s'assimile à un idéal de connaissance correspondant. C'est celui de la connaissance « mathématique ». Elle est, au sens le plus élevé, rationnelle et *a priori* parce qu'elle est indépendante des expériences contingentes, c.-à-d. qu'elle est science pure de la raison. La connaissance de l'étant en général (*metaphysica generalis*) et selon ses domaines principaux (*metaphysica specialis*) devient ainsi une « science par pure raison ».

Kant s'en tient fermement à la visée de cette métaphysique ;

il la déplace encore plus nettement vers la *metaphysica specialis*, qu'il appelle « la métaphysique proprement dite », « la métaphysique dans sa finalité dernière ». ¹ Au regard de l'« échec » constant de toutes les entreprises de cette science, de leur incohérence et de leur inefficacité, il faut commencer par maintenir sous le boisseau toutes les tentatives pour étendre la connaissance par pure raison jusqu'à ce que lumière soit faite sur la possibilité intrinsèque de cette science. Ainsi surgit la tâche d'une fondation au sens d'une détermination de l'essence de la métaphysique. Comment Kant amorce-t-il cette délimitation de l'essence de la métaphysique ?

[10]

§ 2. Le point de départ de la fondation de la métaphysique traditionnelle

La métaphysique, comme connaissance rationnelle pure de ce qu'il y a d'« universel » dans l'étant et de la totalité de chacun de ses domaines principaux, accomplit une « transgression » de ce que peut chaque fois offrir l'expérience du particulier et du partiel. Transgressant le sensible, cette connaissance cherche à saisir l'étant suprasensible. Mais « sa démarche a été jusqu'ici un simple tâtonnement et, ce qui est le plus grave, un tâtonnement entre de simples concepts ». ² La métaphysique manque d'une indication impérative des vues qu'elle entend réaliser. Qu'est-ce qui va donner à cette métaphysique la possibilité intrinsèque d'être ce qu'elle entend être ?

Une fondation de la métaphysique au sens d'une délimitation de sa possibilité intrinsèque doit d'abord viser la finalité dernière de la métaphysique, c.-à-d. la détermination de l'essence de la *metaphysica specialis*. En effet, cette dernière est par excellence connaissance de l'étant suprasensible. La question de la possibilité intrinsèque d'une telle connaissance se voit néanmoins renvoyée à la question générale de la possibilité intrinsèque d'une mise au jour d'ensemble de l'étant en tant que tel. La fondation est alors le fait de mettre en lumière l'essence d'une attitude à l'égard de l'étant au sein de laquelle ce dernier se montre lui-même de telle manière que tout énoncé sur lui devient, à partir de cette démarche, démontrable.

1. *Sur les progrès accomplis par la métaphysique...*, op. cit., p. 238.

2. *Critique de la raison pure*, B XV.

Mais qu'est-ce qui est nécessaire à la possibilité d'une telle attitude à l'égard de l'étant ? Y a-t-il une « annonce » de ce qui rend possible cette attitude ? De fait, c'est l'attitude des sciences de la nature, « il se produit une illumination pour tous les physiciens. Ils comprirent que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même selon son projet, qu'elle devait prendre les devants avec les principes qui régissent ses jugements d'après des lois constantes et forcer la nature à répondre à ses questions, mais non pas se laisser guider uniquement par elle pour ainsi dire à la laisse ».¹ Le « plan préalablement esquissé » d'une nature en général affirme en tout cas la constitution de l'être de l'étant auquel toute interrogation de la recherche doit pouvoir se rapporter. Ce plan préalable d'un être de l'étant est inscrit dans les concepts fondamentaux et les principes de la science de la nature qu'il concerne. Ce qui par la suite rend possible l'attitude à l'égard de l'étant (connaissance ontique) est la compréhension préalable de la constitution de l'être, la connaissance ontologique.

La science mathématique de la nature donne une indication sur le rapport fondamental et déterminant entre expérience ontique et connaissance ontologique. Mais là s'épuise sa fonction quant à la fondation de la métaphysique. En effet, la référence à ce rapport déterminant n'est toutefois pas encore la solution du problème, mais simplement l'indication de la direction où il faut chercher d'abord ce problème et le comprendre de manière fondamentale. La question de savoir si c'est là seulement qu'on trouvera la solution, c.-à-d. la question de savoir si l'idée d'une *metaphysica specialis* peut être légitimement esquissée en se mesurant à la conception de la connaissance positive (scientifique), devra d'abord être précisément tranchée.

Le projet d'une possibilité intrinsèque de la *metaphysica specialis* est ramené, via la question de la possibilité d'une connaissance ontique, à la question de la possibilité de ce qui autorise une connaissance ontique. Or c'est le problème de l'essence de la compréhension préalable de l'être, c.-à-d. de la connaissance ontologique au sens le plus large. Le problème de la possibilité intrinsèque de l'ontologie comporte cependant la question de la possibilité de la *metaphysica generalis*. Tenter de fonder la *metaphysica specialis* contraint d'emblée à s'interroger sur l'essence de la *metaphysica generalis*.

1. B XIII.

En commençant à fonder ainsi la métaphysique, Kant entre [12] directement en discussion avec Platon et Aristote. L'ontologie, pour la première fois, devient un problème. Partant, l'édifice de la métaphysique traditionnelle subit son premier et son plus profond ébranlement. L'imprécision et l'évidence régressent avec lesquelles la *metaphysica generalis* traitait jusqu'alors de l'« universalité » de l'*ens commune*. Pour la première fois, la question de la fondation exige qu'on fasse la lumière sur la manière dont on généralise et, donc, sur le caractère transgressif qui affecte la connaissance de la constitution de l'être. Savoir si Kant lui-même parvient à faire la pleine lumière sur cette question reste secondaire. Il suffit qu'il ait reconnu sa nécessité et, surtout, qu'il l'ait exposée. Mais il est alors patent que l'ontologie n'est pas du tout référée au premier chef à la fondation des sciences positives. Sa nécessité et son rôle ont pour base un « intérêt supérieur », celui que rencontre la raison humaine en elle-même. Or puisque la *metaphysica generalis* donne à la *metaphysica specialis* l'« équipement »¹ dont elle a besoin, il faut que, dans la fondation de celle-là, se transforme la détermination de l'essence de celle-ci.

Fonder la métaphysique en totalité signifie mettre en lumière la possibilité intrinsèque de l'ontologie. C'est le sens véritable, parce que métaphysique (référé à la métaphysique comme thématique unique), de ce qui a constamment été mal compris dans l'expression « révolution copernicienne » chez Kant. « Jusqu'ici, on admettait que toute notre connaissance devait nécessairement se régler d'après les objets ; mais toutes les tentatives pour arrêter sur eux *a priori* par des concepts quelque chose par quoi notre connaissance eût été élargie ne parvenaient à rien en partant de ce présupposé. Que l'on fasse donc une fois l'essai de voir si nous ne réussirions pas mieux, dans les problèmes de métaphysique, dès lors que nous admettrions que les objets doivent se régler [13] d'après notre connaissance — ce qui s'accorde déjà mieux avec la possibilité revendiquée d'une connaissance de ces objets *a priori* qui doive établir quelque chose sur des objets avant qu'ils nous soient donnés. »²

Kant veut dire par là que « toute connaissance » n'est pas ontique, et que, lorsqu'elle existe, elle n'est possible que grâce à une connaissance ontologique. La révolution copernicienne

1. *Sur les progrès accomplis par la métaphysique...*, op. cit., p. 302.

2. *Critique de la raison pure*, B XVI.

ébranle si peu l'« ancienne » conception de la vérité au sens de l'« équivalence » (*adaequatio*) entre connaissance et étant qu'elle la présuppose et tout d'abord la fonde. La connaissance ontique ne peut être équivalente à l'étant (les « objets ») qu'une fois que l'étant en tant que tel est manifeste, c.-à-d. connu dans sa constitution ontologique. C'est en fonction de cette dernière que doivent se régler les objets, c.-à-d. la possibilité de les déterminer comme ontiques. La possibilité de rendre les étants manifestes (vérité ontique) se convertit en dévoilement de la constitution ontologique de l'étant (vérité ontologique) ; mais jamais une connaissance ontique ne peut se régler quant à elle « d'après » des objets, car elle ne pourrait pas même disposer d'un possible « d'après » sans la connaissance ontologique.

Ainsi est-il clair désormais que la fondation de la métaphysique traditionnelle débute par la question de la possibilité intrinsèque de l'ontologie comme telle. Mais pourquoi cette fondation devient-elle une « critique de la raison pure » ?

§ 3. *La fondation de la métaphysique comme « critique de la raison pure »*

[14] Kant ramène le problème de la possibilité de l'ontologie à la question « comment les jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? ». L'explicitation du problème ainsi formulé rend compte du fait que la fondation de la métaphysique va se réaliser en tant que critique de la raison pure. La question de la possibilité de la connaissance ontologique exige qu'on la caractérise au préalable. Dans cette formulation, Kant, répondant à la tradition, saisit la démarche de la connaissance comme étant celle du jugement. Quel type de connaissance est présent dans la compréhension ontologique ? Elle permet de connaître l'étant. Mais ce qui est alors connu appartient à l'étant quelle que soit la manière dont on en a l'expérience et dont on le définit. Cette quiddité connue de l'étant est procurée *a priori* par la connaissance ontologique avant toute expérience ontique bien que ce soit justement en vue de cette dernière. Kant appelle « synthétique » une connaissance qui dévoile la teneur de la quiddité de l'étant, donc l'étant lui-même. Ainsi la question de la possibilité de la connaissance ontologique devient-elle le problème de la nature des jugements synthétiques *a priori*.

L'instance fondatrice de la justesse de ces jugements concrets

sur l'être de l'étant ne peut pas se situer dans l'expérience, car l'expérience de l'étant est elle-même toujours guidée par la compréhension ontologique de l'étant qui est censé être accessible grâce à l'expérience, sous un aspect déterminé. La connaissance ontologique est par conséquent un jugement porté en fonction de raisons (de principes) que l'expérience ne peut procurer.

Or Kant appelle notre faculté de connaître en fonction de principes *a priori* la « raison pure ».¹ La raison pure est « celle qui contient les principes qui permettent de connaître quelque chose purement *a priori* ».² Dans la mesure donc où les principes propres à la raison pure constituent la possibilité d'une connaissance *a priori*, le dévoilement de la possibilité de la connaissance ontologique devient nécessairement une mise en lumière de l'essence de la raison pure. Circonscrire l'essence de la raison pure est en même temps la détermination qui distingue ce qui n'est pas de son essence, et donc une limitation et une restriction (critique) à ses possibilités essentielles. La fondation de la métaphysique comme dévoilement de l'essence de l'ontologie, c'est la « critique de la raison pure ».

[15]

La connaissance ontologique, c.-à-d. la « synthèse » *a priori*, est « l'objet propre de toute la critique ».³ Quand on établit le problème recteur de cette fondation de la métaphysique, la détermination plus précise de cette synthèse est d'autant plus urgente. Non seulement Kant emploie ce terme de manière générale dans plusieurs significations,⁴ mais elles s'entremêlent surtout dans la formulation du problème de la fondation de la métaphysique. La question porte sur la possibilité des jugements synthétiques *a priori*. Tout jugement en tant que tel est déjà un « je mets en relation » : à savoir sujet et prédicat. En tant que jugements, les jugements « analytiques » sont déjà synthétiques bien que le fondement de la cohésion de la liaison sujet-prédicat réside simplement dans la représentation du sujet. Mais les jugements synthétiques sont en outre « synthétiques » en un double sens : d'abord parce que ce sont des jugements, ensuite parce que la légitimité de la « liaison » (synthèse) des représentations est

1. *Critique de la faculté de juger*, Introduction à la première édition (1790), Ak. XX, p. 207.

2. *Critique de la raison pure*, A 11, B 24.

3. A 14, B 28.

4. Voir *infra*, § 7.

« procurée » (synthèse) à partir de l'étant même sur lequel porte le jugement.

Or, dans les jugements synthétiques *a priori*, qui sont ce dont il est désormais question, il s'agit d'une autre modalité de synthèse. Cette dernière doit à propos de l'étant procurer quelque chose qui ne peut être tiré de lui par le biais de l'expérience. Cette manière d'apporter une détermination de l'être de l'étant est un mode préalable de rapport à l'étant, qui est pure « référence à... » (synthèse), qui forme en tout premier lieu la référence et l'horizon au sein desquels cet étant même devient susceptible d'une expérience dans la synthèse empirique. Il s'agit de mettre en lumière la possibilité de cette synthèse *a priori*. L'examen qui s'attache à la nature de cette synthèse, Kant l'appelle transcendantal. « J'appelle transcendantale toute connaissance qui s'occupe en général moins d'objets que de notre mode de connaissance des objets, en tant que celui-ci doit être possible *a priori*. »¹ La connaissance transcendantale n'examine donc pas l'étant même, mais la possibilité de la compréhension préalable de l'être, c.-à-d. en même temps la constitution ontologique de l'étant. Elle concerne la transgression (transcendance) de la raison pure vers l'étant de telle manière que désormais l'expérience puisse être adéquate à cet étant comme objet possible.

[16]

Faire de la possibilité de l'ontologie un problème signifie s'interroger, philosopher de manière transcendantale sur la possibilité, c.-à-d. la nature de la transcendance de la compréhension de l'être. C'est pourquoi Kant, pour faire comprendre la problématique de l'ontologie traditionnelle, emploie l'expression « philosophie transcendantale »² pour désigner la *metaphysica generalis* (ontologie). C'est ainsi que lorsqu'il évoque cette ontologie traditionnelle, il parle de la « philosophie transcendantale des Anciens ».³

Pourtant, la *Critique de la raison pure* ne fournit aucun « système » de la philosophie transcendantale, mais est « un traité de la méthode ».⁴ Or cela ne signifie pas une théorie de la technique appliquée par la démarche, mais l'élaboration d'une détermi-

1. B 25 (A 11).

2. A 845 *sq.*, B 873 *sq.* ; A 247, B 303 ; voir également *Sur les progrès accomplis par la métaphysique...*, *op. cit.*, p. 238, 263, 269, 301.

3. B 113.

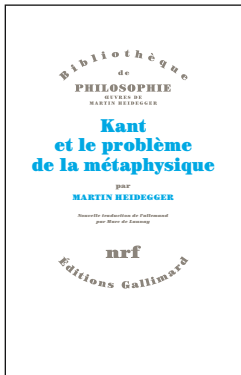
4. B XXII.

MARTIN HEIDEGGER

Kant et le problème de la métaphysique

Cette interprétation de Kant a été rédigée juste après les débats de Davos avec Ernst Cassirer, en 1929, et sur la base d'un cours donné en 1925-1926. Elle obéit à un double objectif : tourner le dos à l'interprétation néokantienne alors dominante dont Ernst Cassirer représentait la figure la plus éminente, mais, surtout, poursuivre la tâche kantienne d'une critique de la métaphysique. On trouvera en annexe de la présente édition les éléments de la discussion avec Cassirer, publiés pour la première fois en français. Ils en éclairent le contexte en même temps que les prolongements du côté de l'anthropologie et de la philosophie de la culture.

L'interprétation de Kant proposée par Heidegger, très minutieuse, se fonde sur la première édition de la *Critique de la raison pure*, où Kant avait mis en avant le rôle fondamental de l'imagination qu'il a ensuite, dans la deuxième édition, cherché à replacer sous le contrôle de l'entendement, donc à restreindre au profit d'une théorie de la connaissance. Heidegger entend au contraire approfondir la fonction primordiale de l'imagination dans la saisie de l'ontologie fondamentale, en deçà de toute métaphysique, et sans plus privilégier les justifications de la physique et des mathématiques. Il cherche ainsi à montrer que la critique de la raison s'appuie elle-même sur une situation préalable, celle d'un rapport à l'être qui commande toute relation au monde. L'entendement, l'expérience, les concepts ne concernent qu'une part des activités de la pensée, tandis que l'imagination ouvre un champ bien plus vaste à son exercice.



**Kant et le problème
de la métaphysique**
Martin Heidegger

Cette édition électronique du livre
Kant et le problème de la métaphysique de Martin Heidegger
a été réalisée le 23 mai 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073019103 - Numéro d'édition : 560230).
Code produit : U53577 - ISBN : 9782073019127.
Numéro d'édition : 560232.